

# Abdelkader Lagtâa met en scène «Les Casablançais»

- De l'amour simple de simples gens, un formidable hymne au désir de normalité.
- Un film âpre et violent qui revisite de manière sobre et sans fioritures les années de plomb. Avec en prime des acteurs magnifiques.

Cinéaste hors normes, évoluant généralement en dehors des sentiers battus, Abdelkader Lagtâa a le chic mais aussi l'art et la manière de mettre en bobine des sujets d'actualité brûlants, parfois dérangeants même mais qui se révèlent en bout de parcours indéniablement prenants et captivants. Son dernier opus, «*La porte close*», bien qu'im-

parfait et parfois même pantelant dans son traitement, mettait en exergue un phénomène présent dans notre société mais volontairement occulté comme une honte qui est loin de l'être, celui de l'homosexualité. La crudité de certaines scènes, pourtant totalement acceptées quand traitées par des productions étrangères, ont acculé le film à subir les foudres soi-disant moralistes de la censure, faisant retarder sa sortie de plus de sept années. A l'arrivée, le public eut droit à un film complètement tronqué et amputé de sa force créative mais qui malgré tout survolait, et de loin, le reste de la production locale, renvoyant à leur place, dans les cours de récré, certains faiseurs d'image qui peuplent le paysage cinématographique national. En clair, un film âpre et dur, qui venait confirmer l'engagement d'un cinéaste, certes loin d'être parfait dans sa maîtrise, mais se démarquant assez du reste de la profession. Et il n'en était pas à son coup d'essai. Déjà en 99, Abdelkader Lagtâa sortait «*Les Casablançais*», un film d'une lucidité incroyable, une mémoire du temps passé qui



venait appuyer la curiosité du cinéaste pour Casablanca, son second film en hommage à cette ville après «*Un amour à Casablanca*». Mais aussi un film porteur d'espoir qui augure d'une ère nouvelle, celle du relâchement de la peur et du plein profit de la vie dans un pays où il fait si bon vivre. Dans cet opus, le cinéaste avait choisi de s'intéresser aux années de plomb, mais d'une manière qui lui est propre à savoir l'humour. Il a choisi d'en sourire, comme pour effacer et démystifier cette tache sombre qui s'est abattue sur le Maroc, le tout semblant agir sur lui comme une catharsis. A travers son film, il semble vouloir avant tout rappeler qu'obtenir un passeport relevait du parcours du combattant, lire «*le Capital*» de Karl Marx relevait de la sédition et qu'une discussion entre deux jeunes gens de sexe opposé était une incitation à la débauche et pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Le tout, filmé sans ambages mais aussi sans fioritures ni prouesses techniques. Néanmoins, cette ébauche de la vie quotidienne, ces tranches de vie impitoyables de vérité font de ce film une espèce d'annales de la répression, de la peur. Cette terreur qui envahit le Marocain lorsqu'il est dans cette illégalité schizophrénique (l'alcool est destiné comme tout le monde le sait à être vendu uniquement aux étrangers), lorsqu'il se retrouve devant un livre interdit, ou une personne au passé politique trouble. On retrouve également ce sentiment nauséabond, putride qui fait d'un pauvre voisin un mouchard en puissance, d'un simple garçon de café, la sentinelle constamment aux aguets. Mais à contrario, le film de Lagtâa traite également de la joie de vivre de petites gens sans histoires qui traversent le long fleuve tranquille de l'existence dans la discrétion la plus totale. De l'amour simple de simples gens, un formidable hymne au désir de normalité. Il n'omet tout de même pas de rappeler ce système policier du caïd au moqaddem, campé ici par un excellent Mohamed Benmansour, mettant en avant ses ramifications colportées à travers les prostituées, les garçons de café et autres moyens. De plus, il ne manque pas de soulever l'indéniable embrigadement de jeunes enfants dans les circuits de l'intégrisme, puis de la facilité pour un adulte de détruire l'imaginaire et les repères identitaires d'un adolescent pourtant couvé et choyé par ses parents. Enfin, il rappelle aux spectateurs que l'impunité a longuement accompagné les Marocains dans leurs démarches quotidiennes et que de faux flihs ont constamment été là pour mettre un terme de manière radicale à leurs problèmes. L'intégralité du message est magnifiquement véhiculée par une interprétation sans faille de l'ensemble des acteurs, qui donne une force et un tonus supplémentaire au film. Aziz Saadallah est magistral dans son rôle de couard engagé, bien que la palme revienne sans conteste à Nourredine Biki qui campe un gardien de rue, mouchard à ses heures et alcolo invétéré. Cela donne un film aux dialogues d'une verdeur inhabituelle et agréable, qui vient avant tout rappeler que tout cela est du passé et venant aussi rendre hommage à cette ville si vaste et électrique qu'est Casablanca. ■

F.S